

Comment articuler Création métaphysique et commencement naturel de l'univers ?¹

Libres propos inspirés de Thomas d'Aquin

En venant à ce cours, vous vous êtes probablement dit que j'allais vous emmener allègrement vers les plus hautes cimes de la philosophie, de la théologie et même, pourquoi pas, de la métaphysique, ... mais pas un instant — j'en suis sûr ! — vous n'avez imaginé que son propos puisse concerner — d'une quelconque façon — certains des problèmes les plus concrets de notre temps ! Et bien détrompez-vous : si je m'efforcerai, effectivement, d'aborder une question particulièrement complexe, je le ferai avec la conviction qu'elle n'est pas sans incidence sur un certain nombre de problèmes auxquels nous sommes confrontés, par exemple dans l'enseignement ou même au sein de nos sociétés.

Ensuite, comme vous savez que ce cours se donne au Forum Saint-Michel, vous avez sûrement pensé que, tirant parti du constat, établi par les frères Bogdanov, selon lequel la cosmologie d'aujourd'hui, avec la théorie du Big Bang, n'est plus qu'à quelques encablures de ce moment fatidique qu'est la création du monde par Dieu, j'allais profiter de ce moment historique pour me donner le malin plaisir de faire du cléricisme et de jouir sans retenue de cette confirmation inespérée que la science apportait enfin à la religion après l'avoir si longtemps malmenée. Détrompez-vous encore : si les frères Bogdanov ont eu beaucoup de problèmes avec les scientifiques, ils en auront tout autant avec moi !

I. PRÉLIMINAIRES

Voici la question du jour : peut-on identifier, purement et simplement, le commencement naturel du monde, dont semble faire état la cosmologie moderne, avec la création métaphysique de ce même monde ? La question de principe qui est ainsi posée est évidemment la suivante : peut-on, « purement et simplement », c'est-à-dire sans passer par la médiation d'une philosophie de la nature, établir un accord ou un désaccord entre des

1. Ces propos sont à compléter par l'exposé, plus technique, délivré dans le cours de Cosmologie. En effet, après avoir plaidé ici *contre* un rapprochement entre commencement naturel et création métaphysique, nous plaiderons, forts de cette mise en garde liminaire, *pour* un tel rapprochement dans ledit cours.

discours scientifiques et des discours théologiques ? Avant d'aborder de front cette question, soyons méthodologiquement sérieux et prenons d'abord le temps de préciser de quoi nous parlons !

Nous nous interrogeons sur le type de relation qui unit potentiellement le monde créé à son Créateur et, inversement, qui unit le Créateur au monde qu'il a créé. Mieux, nous cherchons à identifier, entre le monde créé et le Créateur, la conception, de cette relation de création, qui soit la plus adéquate et la plus heureuse... et pour le monde créé, et pour le Créateur, et pour les scientifiques, et pour les croyants et même... pour ceux qui ne le sont pas ! L'objectif étant fixé, précisons les termes dont il sera question.

Par « création », j'entends la relation recherchée.

Par « monde créé », je nomme cette globalité qu'est le monde en tant qu'il comprend tous les êtres qui ont existé..., qui existent..., ou qui existeront ! La précision est importante, car elle me dispense, d'ores et déjà, de devoir faire appel à un autre type de création pour spécifiquement rendre compte des phénomènes de hasard et d'émergence révélés par la science du XX^e siècle.

Enfin, par « Créateur » ou par « Dieu », je désigne un être hypothétique dont les principales caractéristiques sont les suivantes : l'unicité — étant unique, il n'y a pas, « à côté de lui », un autre Dieu qui serait responsable de la création de la matière et/ou du mal — ; la transcendance — il ne se confond pas avec le monde créé — ; la perfection — il n'a pas besoin du monde créé pour enfin devenir pleinement ce qu'il doit être — ; et enfin la toute-puissance — pour créer, il n'a besoin de rien ni de personne.

Voilà, touchant le Créateur, un propos qui appelle assurément quelques commentaires.

1. J'ai bien évoqué un « être hypothétique » : je ne présuppose donc, en aucune façon, l'existence réelle d'un tel être, mais je vous invite simplement à réfléchir à la notion de création en faisant *comme si* un tel Créateur existait.
2. En revanche, je vous prie de m'accorder — ou plutôt d'accorder à cet être hypothétique — les caractéristiques, tout à fait traditionnelles, que je viens de mentionner. Vous aurez d'ailleurs constaté qu'elles sont à la portée du raisonnement philosophique ; qu'elles ne requièrent par conséquent aucune Révélation particulière ; et enfin, qu'elles sont tout à fait compatibles avec les trois grands monothéismes.
3. Enfin, vous aurez apprécié — j'en suis sûr ! — que je me sois donné la peine de préciser — d'entrée de jeu ! — de quel « Dieu » je parle ! Et si je vous le fais remarquer, c'est bien sûr parce que les Bogdanov, eux, ne l'ont pas fait ! Tout en choisissant, pour image de couverture d'un de leurs livres, l'animation d'Adam due à Michel-Ange, ce qui laisse à penser qu'ils traitent bien sûr du Dieu des Chrétiens, ils maintiennent, quant à leur

conception de Dieu, une ambiguïté permanente jusqu'à ce que la postface, rédigée par Gonzalez-Mestres, précise enfin... qu'il ne s'agit nullement, dans leur livre, du Dieu des chrétiens, mais bien d'un Dieu panthéiste ! En attendant, combien de chrétiens abusés n'auront-ils pas fait l'erreur d'acheter, ou même de recommander, leur bouquin ? Et combien de lecteurs insuffisamment informés n'auront-ils pas crus, de bonne foi, que de tels propos sont ceux que tiennent les religions monothéistes ?

II. LA CONCEPTION COMMUNE

Exclusion de toute matière préexistante

Ces remarques préliminaires étant faites, nous voici prêts à nous pencher sur la notion de création. D'emblée, celle-ci semble facile à concevoir. En partant de notre expérience humaine la plus usuelle, nous comprenons que d'abord la chose à créer n'existe pas encore, puis qu'à un moment donné nous agissons pour la créer — en partant de matériaux préexistants — et enfin que, suite à cette action, la chose, dorénavant, existe ! Nous rappelant alors que nous avons admis, il y a un instant, que Dieu est unique et tout-puissant, nous comprenons qu'il faut évidemment corriger cette conception pour tenir compte de la différence qui existe entre ce qui nous a inspiré — un acte créateur réalisé par un homme — et ce que nous essayons de penser — l'acte créateur réalisé par Dieu. Cette différence est obvie : pour créer, Dieu, contrairement à nous, n'a besoin de rien de préexistant ; chez lui, selon une formule consacrée, la création se fait *ex nihilo* ! Voici, dès lors, comment nous sommes amenés à concevoir la création divine : d'abord Dieu est, puis, à un moment donné, Dieu se fait Créateur et décide d'agir, en suite de quoi le monde créé existe !

Telle est bien la conception que l'on se fait communément, et il faut bien le dire naïvement de la Création. Telle est la conception que s'en font naturellement nombre d'écrivains : constatant que, selon la théorie cosmologique actuellement dominante, le monde a commencé il y a quelque 13,7 milliards d'années, ils en déduisent qu'il a été créé ; convaincus que le monde a été créé, ils s'attachent, avec frénésie, à remonter le temps dans l'espoir de bientôt devenir, avec leurs lecteurs, les témoins privilégiés de cette création initiale ! Comment, avec un tel racolage digne de Prométhée, pourrait-on ne pas se ruer sur leurs livres ?

Exclusion nécessaire du temps du monde

Le malheur, c'est qu'il suffit de réfléchir un instant pour s'apercevoir que cette conception de la création est par trop grossière : issue de l'expérience humaine, elle a certes réussi partiellement à se débarrasser de cet anthropomorphisme initial — en précisant que le Créateur, lui, crée à partir de rien —, mais elle n'a pas su pour autant s'en débarrasser totalement — puisqu'elle continue à placer la Création divine dans le temps, à l'image de ce

qu'est toute création humaine. Mais précisément, il ne s'agit pas, ici, d'une création humaine. Il s'agit au contraire d'essayer de penser la création par un être transcendant — c'est l'une des caractéristiques que nous lui avons initialement accordé. Or, en vertu de cette transcendance, cet être échappe nécessairement aussi bien aux catégories de l'espace qu'à celle du temps. Si nous voulons être cohérents avec nous-mêmes, nous devons donc pousser plus avant notre distinction entre la façon dont les hommes peuvent créer et celle dont Dieu peut le faire : non seulement, nous l'avions déjà compris, les hommes créent à partir d'une matière préexistante, alors que Dieu n'en a pas besoin, mais en outre ils créent inévitablement dans le temps, alors que Dieu, étant hors du temps — en raison de sa transcendance — ne le peut pas, non pas bien sûr par faiblesse, mais par excès de perfection ! Bref, nous devons nous défaire de cet anthropomorphisme naïf qui consiste à penser que la Création divine s'est faite, à l'instar de toute création humaine, dans le temps, c'est-à-dire à un moment donné bien précis, même si... même si ce « moment bien précis » est aussi particulier que celui de l'apparition du monde !

L'expression « création ex nihilo »

Cesser de concevoir la création métaphysique comme s'insérant dans le temps... Je vous accorde immédiatement que la réalisation de cet objectif, simple en apparence, n'est guère facilitée par l'expression utilisée usuellement pour définir la création métaphysique, à savoir « création ex nihilo ». En effet, mal comprise, cette expression donne à penser que la création se fait à partir de rien : « ex nihilo » ; qu'il y a donc d'abord rien, puis qu'à partir de ce rien, le monde créé apparaît, ce qui, vous l'aurez compris, réintroduit ce que nous essayons au contraire de chasser, à savoir les notions de temps et de changement, notions qu'il nous faut impérativement chasser, sans quoi nous continuons à penser le commencement de tout exactement à la manière d'un changement quelconque, c'est-à-dire ceux dont nous, les hommes, sommes capables. Correctement comprise, cette expression désigne une « création de rien », « qui n'a besoin de rien », ce qui est une manière de faire ressortir la transcendance de Dieu.

Bien sûr, vous pourriez m'objecter que puisque c'est au nom du respect de la transcendance de Dieu que je vous ai invité à rejeter une Création qui se ferait dans le temps, les Bogdanov, eux, ne sont pas logiquement contraints, comme nous le sommes, à un tel rejet, puisque leur conception panthéiste de Dieu ne les conduit précisément pas à lui attribuer une telle transcendance. Pas de transcendance ? Donc pas de nécessité de priver Dieu d'un rapport au temps ! Assurément ! Vous avez raison ! C'est seulement si on conserve la transcendance de Dieu et une conception temporelle de la création qu'on est confronté à des difficultés innombrables. En voici brièvement quelques-unes :

1. Si la création s'inscrit dans le temps, cela veut dire qu'avant la création, il n'y avait rien, excepté Dieu... et le temps. Or le temps ne peut exister sans la présence de matière-énergie. Donc, il est impossible de penser un moment — à savoir une position dans le temps — durant lequel il n'y avait vraiment rien !

2. Si la création s'inscrit dans le temps, elle est un simple changement. Tout changement nécessite un sujet qui soit susceptible de changer. Or comme la création se fait ex nihilo, il n'y a précisément pas de sujet qui soit disponible. Donc la création ne peut pas être pensée comme étant un changement !
3. Si la création s'inscrit dans le temps, elle est une succession qui consiste à passer de rien ou du néant — c'est-à-dire du non-être — au monde — c'est-à-dire à l'être. Or du non-être à l'être, il n'y a ni ordre, ni proportion, ni relation quelconque. Donc le néant ne peut rien précéder et au néant rien ne peut succéder. Par conséquent, la création, ne pouvant être une succession, ne peut être conçue temporellement. CQFD !

Exclusion nécessaire du temps de Dieu

Encouragés par le succès remporté par votre première objection, vous allez peut-être m'en adresser une seconde : puisque c'est le temps du monde qui pose problème — comment penser un temps du monde qui puisse exister avant le monde lui-même ? —, ne peut-on pas concevoir un temps de Dieu qui serait indépendant du temps du monde ? Et pour argumenter en faveur de votre proposition, vous feriez valoir que si nous attribuons à Dieu l'éternité — c'est-à-dire la capacité de durer éternellement —, c'est bien la preuve qu'il possède un temps à lui ! Il y aurait alors, avant le monde et avant le temps du monde, Dieu et la durée de Dieu, de sorte que la création, qui marquerait l'apparition du temps du monde, viendrait se positionner... à un moment bien précis ... du temps de Dieu !

Malheureusement, cette fois-ci, je me dois de vous décevoir :

1. Premièrement, vous avez été abusé par le fait que l'éternité que nous attribuons à Dieu porte le nom d'une durée, mais il faut bien comprendre que ce n'est une durée qu'analogiquement : c'est une durée qui ne se divise pas, qui ne s'allonge pas, qui ne dure pas... ! Autrement dit, parler de l'éternité de Dieu, c'est une façon toute humaine, et donc inmanquablement maladroite, de dire que Lui n'est pas dans le temps, mais que c'est le temps, au contraire, qui est en Lui.
2. Deuxièmement, vous avez oublié de tenir compte de l'une des caractéristiques que nous lui avons attribuées, à savoir la perfection, qui se manifeste notamment par l'immutabilité ! Je m'explique. Si vous posez le point initial de la création à un moment donné du temps de Dieu, vous dites qu'à ce moment-là, s'effectue une action de Dieu — qui a pour conséquence d'ouvrir la scène du monde —, action qui n'avait pas lieu auparavant et qui n'aura plus lieu après. Or, en affirmant que Dieu agit après n'avoir pas agi, vous niez son immutabilité et, par voie de conséquence, sa perfection. Pour respecter cette immutabilité et cette perfection, il faut donc affirmer que si Dieu crée, il crée éternellement ; autrement dit, qu'on ne peut pas discerner qualitativement un moment particulier au sein de cette action souveraine !

Je pense qu'il est temps de nous reposer un peu par des considérations plus aisées !

III. DEUX EXEMPLES HISTORIQUES

Bien sûr, les Bogdanov ont tout à fait le droit de proposer, à leurs lecteurs, une conception panthéiste de Dieu — je souhaiterais simplement qu'ils le fassent avec plus de transparence —, tout comme ils ont bien sûr la liberté d'endosser, en dépit des difficultés rappelées, la conception commune et naïve de la création. Entre ces différentes conceptions de Dieu et de la création qui vous sont proposées, c'est bien sûr à vous qu'il revient librement de faire la différence entre le bon grain et l'ivraie. Pour vous y aider, je dresserai, en fin d'exposé, la liste, non exhaustive, des conséquences de l'une et de l'autre de ces conceptions. Mais pour que cette liste soit basée sur des expériences vécues et pas seulement sur des situations imaginées, je voudrais, auparavant, vous donner deux exemples historiques d'application malheureuse de cette conception commune.

Le premier exemple vous intéressera particulièrement — du moins je l'espère — puisqu'il me permettra d'évoquer la figure du chanoine belge Georges Lemaître, à savoir le « père » du Big Bang, et peut-être même, cet exemple vous amusera-t-il quelque peu, puisque celui à qui sera reproché de n'avoir pas suffisamment fait la distinction entre commencement naturel et création métaphysique sera personne d'autre que... le Pape Pie XII ! N'en déduisez quand même pas pour autant que je le mets dans le même sac que les célèbres jumeaux !

Georges Lemaître

Bravant l'interdit formulé par Einstein, Lemaître ose envisager un modèle d'univers non statique, soit un univers en expansion (en 1927) à partir d'une singularité initiale, qu'il nomme « atome primitif ». Il le fait en tirant notamment parti, au niveau scientifique, d'intuitions qui venaient d'un tout autre domaine, à savoir une exégèse symbolique des premiers versets de la Genèse qu'il avait rédigée une dizaine d'année plus tôt, lors de la guerre 14-18. Toutefois, ne nous méprenons pas : malgré la stimulation intellectuelle suscitée par cette lecture biblique de jeunesse, la cosmologie de Lemaître, une fois élaborée, ne garde évidemment plus la moindre trace de cette source d'inspiration, ce qui lui permet de jouir d'une consistance et d'une autonomie proprement scientifiques, comme cela doit être le cas. Bénéficiant d'une solide formation thomiste, Lemaître sait en effet parfaitement que sciences et religion ne sont certes pas incompatibles, sinon ce serait faire le jeu du discordisme, mais doivent néanmoins être bien distinguées, afin de ne pas verser dans le concordisme. Il sait aussi, grâce à Thomas d'Aquin, que les concepts de commencement naturel et de création métaphysique doivent être différenciés avec la plus grande vigueur.

Tout le monde n'ayant pas, sur ce sujet, une vision aussi claire que lui, Lemaître doit se battre sur deux fronts pour défendre le statut uniquement scientifique de la notion de singularité initiale présente dans son système. Le premier de ces fronts est constitué de certains scientifiques qui, étant donné le statut sacerdotal de Lemaître — je l'ai dit, il est

chanoine —, le soupçonnent d’avoir voulu introduire, dans la science, une « physique de curé » ! Le second front est composé de certains de ses coreligionnaires qui entendent bien opérer une récupération apologétique de son affirmation proprement révolutionnaire selon laquelle l’univers, loin d’être éternel, a commencé par une singularité initiale. Face à ces adversaires, dont certains appartiennent donc à son propre camp, Lemaître ne cesse de mettre en avant le caractère purement hypothétique de sa théorie — en toute rigueur de terme, il faudrait dire la portée seulement phénoménaliste de son hypothèse. En présentant ainsi les choses, Lemaître se place certes en porte-à-faux par rapport au réalisme en vigueur dans les milieux catholiques, mais c’est pour lui une manière de dire aux scientifiques « n’ayez pas peur » et à ses coreligionnaires « surtout, ne m’utilisez pas » !

Sur le premier front, signalons l’ouvrage du rationaliste français Paul Couderc, intitulé *L’expansion de l’univers* (1950), qui suggère que l’atome primitif de Lemaître peut avoir une valeur métaphysique, tout en concédant, comme pour excuser notre savant, qu’il est bien difficile d’éviter les « incursions de l’irrationnel » dans ces confins de la science. Face à ces sous-entendus pour le moins déplaisants pour quelqu’un qui, comme c’est le cas de Lemaître, n’aspire qu’à être un vrai et bon scientifique, notre chanoine réaffirme son attachement à la doctrine thomiste et à sa distinction entre les notions de « création » et de « commencement ».

Non content de devoir affronter la défiance à l’égard de sa théorie exprimée par certains scientifiques — pour des raisons qui, elles, n’ont rien de scientifiques —, Lemaître est également embarrassé, un an plus tard, cette fois par le soutien apporté à son hypothèse — pour des raisons qui ne sont pas davantage scientifiques ! — par le pape Pie XII lors d’un discours prononcé, en 1951, devant l’Académie pontificale des sciences. Le Pape croyait pouvoir alors déclarer :

« Il semble que la science d’aujourd’hui, remontant d’un trait des millions de siècles, ait réussi à se faire le témoin de ce *Fiat Lux* initial, de cet instant où surgit du néant, avec la matière, un océan de lumière et de radiations [...] Il est certes vrai que les faits jusqu’ici constatés ne constituent pas un élément de preuve absolue en faveur de la création dans le temps [...]. Toutefois, il est à remarquer que des savants modernes [...] estiment l’idée de création de l’univers parfaitement conciliable avec leurs conceptions scientifiques et qu’ils y sont même plutôt conduits spontanément par leurs recherches [...] ».

Certes, le nom de Lemaître n’est jamais prononcé par Pie XII, mais bien sûr personne ne s’y trompa : c’était bien au chanoine belge et à son atome primitif que le Souverain Pontife songeait. Les milieux anti-catholiques virent, dans ce discours, la récupération apologétique de l’hypothèse de l’atome primitif et même sa « canonisation », quand les milieux catholiques, eux, prenant leur distance par rapport à la perspective concordiste

qui leur était pourtant offerte sur un plateau d'argent par le Pape, adoptèrent globalement une lecture plus « prudente » du discours du Saint-Père.

On l'a compris : alors que le Pape résistait avec grande difficulté à l'opportunité qui lui était offerte d'établir une corrélation entre la nouvelle hypothèse et la création théologique, Lemaître s'opposait résolument à toute utilisation déplacée de ses idées scientifiques, que ce soit pour ou contre la foi catholique.

Laquelle des deux attitudes était — et reste — la plus pertinente ?

Certes, alors que la science avait longtemps paru s'opposer à la religion, pour une fois qu'elle semblait marcher de concert avec elle, il était bien tentant d'en « profiter », quitte à verser, peu ou prou, dans un concordisme. Mais c'eût été faire un calcul à court terme, car c'était ignorer que la science étant, par nature, révisable — une théorie ne naît que pour être, un jour ou l'autre, remplacée par une autre —, de tels concordismes sont toujours voués à être disloqués. Tel est bien la grande leçon de « l'affaire Galilée » qui vint mettre douloureusement fin à l'alliance — pourtant doublement millénaire ! — qui s'était établie entre le christianisme et la vision aristotélico-ptoléméenne du monde. Par conséquent, que l'on soit Pie XII ou les Bogdanov, établir un rapprochement trop serré entre le Big Bang et la création métaphysique du monde, c'est inéluctablement s'exposer à de graves déconvenues le jour où la science, ayant évidemment progressé, adoptera une autre théorie cosmologique. Car cette nouvelle théorie sera peut-être caractérisée par l'absence de singularité initiale — si vous avez dangereusement identifié commencement et création, vous voyez alors disparaître, avec beaucoup de tristesse !, le commencement... et donc la création ! — à moins que cette nouvelle théorie comporte des singularités initiales « à répétition » — si vous avez dangereusement identifié commencement et création, vous vous apercevez alors, toujours avec tristesse, que votre commencement n'en était pas vraiment un ; qu'il y a tellement de commencements différents que le monde est, au final, éternel ; et qu'avec cette éternité du monde vous perdez tout commencement et donc toute création ! Notons en passant que de tels modèles d'univers « phénix » ou « cycloïdaux » peuvent être parfaitement envisagés si la densité d'énergie-matière s'avère suffisante pour que l'univers s'effondre sur lui-même.

La création continue de matière

Rassurez-vous, mon deuxième exemple sera plus bref.

Soucieux de se débarrasser de la singularité initiale — dont il vient d'être question — parce qu'elle évoquait trop, à leurs yeux, la création métaphysique — on retrouve donc, comme dans l'exemple précédent, la même confusion entre commencement et création —, Hermann Bondi, Fred Hoyle et Thomas Gold proposent, à la fin des années 1940, la théorie de l'état stationnaire, aujourd'hui abandonnée mais qui connut un grand succès. Selon cette théorie, l'univers doit garder la même apparence en tout temps et en tout lieu

(c.-à-d. qu'il doit être homogène et stationnaire dans ses apparences à grande échelle). Or, comme l'univers est en expansion, les galaxies s'éloignent de plus en plus les unes des autres. Par conséquent, l'apparence de l'univers se modifie : la grandeur des « trous », entre les galaxies, augmente. Aussi, pour maintenir l'aspect stationnaire de l'univers, ces cosmologistes sont amenés à postuler une création continue de matière afin de « boucher les trous » créés par l'expansion. De manière pour le moins paradoxale, ces savants, pour éviter ce qu'ils croient être la « création initiale », en sont donc arrivés à admettre... une « création continue » de matière... — cherchez l'erreur ! — création continue de matière qui ne permet même pas d'obtenir ce qui est recherché — à savoir se débarrasser de toute création métaphysique —, puisque la suppression d'un commencement naturel ne garantit aucunement la disparition de la création métaphysique !!!

Comme dans le premier exemple, la même confusion conduit à la même conséquence, à savoir l'irruption, dans le domaine scientifique, de considérations idéologiques qui n'ont absolument rien à y faire !

Malheureusement, aujourd'hui encore — je pourrais vous citer des noms —, des soi-disant scientifiques continuent à imaginer des systèmes cosmologiques — de style multi-univers — sans autre justification que l'espoir chimérique de se défaire, une fois pour toute, de cette singularité initiale qui est considérée, par eux, comme présentant le risque de venir confirmer la création métaphysique ! Loin de faire du cléricisme, je vous propose donc une conception de la création qui, en distinguant radicalement commencement et création, est de nature à apporter plus de sérénité aux scientifiques et à permettre à la science de rester pleinement ce qu'elle doit être — c'est-à-dire scientifique — au lieu de verser, comme ces exemples en témoignent, dans l'idéologie. Voilà certainement, un premier résultat auquel vous ne vous attendiez pas : nos savantes considérations métaphysiques sur la notion de création peuvent, contrairement à celles des Bogdanov, aider les scientifiques à travailler en paix en restant dans le domaine qui est le leur ! Jean-Paul II soulignait déjà, bien mieux que moi, cet apport mutuel que peuvent s'apporter science et religion. Je cite : « la science peut purifier la religion de l'erreur et de la superstition ; la religion peut purifier la science de l'idolâtrie et des faux absolus ». N'est-ce pas, en effet, idolâtrer le commencement naturel du monde que de le traiter comme les frères Bogdanov, comme Paul Couderc, ou comme les auteurs de la théorie de l'état stationnaire l'ont fait ?

Conclusion

Pour en finir avec ces deux exemples, bien qu'ils viennent d'horizons idéologiques radicalement différents, ils manifestent exactement la même erreur : identifier le commencement naturel du monde avec la création métaphysique, comme était tenté de le faire le Pie XII, c'est n'avoir pas compris ce qu'est la création ; refuser le commencement naturel du monde en croyant ainsi échapper à la création métaphysique, comme l'ont fait Bondi, Hoyle et Gold, c'est n'avoir pas davantage compris ce qu'est la création !

Tirons-en quelques conséquences. Concevoir la création comme s'inscrivant, à un moment donné bien précis, dans le temps, c'est soutenir une conception de la création qui est incompatible avec les caractéristiques que, tout au début de cet exposé, nous avons attribuées à Dieu. Donc, soit vous décidez de conserver la conception de Dieu que nous avons esquissée ensemble et par conséquent vous devez changer votre représentation de la création ; soit vous souhaitez maintenir cette vision de la création, mais alors vous devez remplacer radicalement votre conception de Dieu !

Dans le premier cas — le maintien d'un Dieu transcendant —, vous avez désormais compris que la quête des Bogdanov est sans objet — car vous êtes dorénavant convaincus qu'il n'y a plus lieu de chercher ni à imaginer ni à voir la scène de la création, car cette scène n'a pas de moment et ne peut pas avoir de théâtre — et même sans intérêt — s'ils ne trouvent rien, vous ne serez pas surpris et encore moins ébranlé, puisque votre attachement à la transcendance de Dieu vous interdisait d'imaginer un instant qu'ils puissent trouver quelque chose ; s'ils trouvent quelque chose, vous saurez que ce qu'ils ont découvert, malgré ce qu'ils pourraient prétendre, n'est en tout cas pas le Dieu dont vous espérez l'existence ! Dans le second cas — le maintien d'une création dans le temps —, demandez-vous si ça vaut la peine de passer à un Dieu panthéiste ! Autant se faire athée tout de suite, selon le bon mot de Louis de Bonald qui définissait le déiste comme « un homme qui n'a pas eu le temps de devenir athée » !

IV. LA CRÉATION COMME RELATION

S'il ne faut pas concevoir la création selon la conception commune, comment donc faut-il la penser ? Comme une relation de dépendance ! Dire que le monde est créé, c'est dire que le monde est dans une relation de dépendance à l'égard de Dieu qui perdure aussi longtemps que le monde subsiste, car si cette relation venait à cesser — ne fut-ce qu'un seul instant — le monde, n'étant plus conservé dans l'être, serait immédiatement réduit au néant.

Pour reprendre l'exemple de notre raisonnement en trois étapes, au lieu de dire : « d'abord il n'y a rien, puis Dieu agit, enfin le monde existe », je vous invite donc à dire : « le monde existe, mais il est dépendant de Dieu, donc il est créé » !

L'objectif de cet exposé consistant moins à développer cette conception de la création comme relation qu'à faire ressortir tous les dangers et toutes les insuffisances de la conception commune, je me limiterai, ici, à quelques remarques :

1. Cette relation sempiternelle de dépendance est évidemment dissymétrique, étant réelle du côté de la créature, mais seulement conceptuelle du côté du Créateur : si le monde dépend de Dieu, Dieu, Lui, ne saurait dépendre du monde.

2. Comme il s'agit d'une relation sempiternelle, cette dépendance du monde ne se vérifie pas seulement au « moment » du commencement naturel du monde, mais à chaque instant : il n'y a donc pas lieu de distinguer, d'un côté, ce qui serait la création initiale et, de l'autre, la conservation des créatures dans l'être. La création s'exprime, à chaque instant, avec la même intensité, de sorte que le moment du commencement naturel du monde n'incarne pas davantage la création que n'importe quel autre moment, l'instant qui vient de s'écouler par exemple ! Pour le dire de manière plus imagée, Dieu, au moment du commencement du monde, n'a pas dû fournir un effort plus important que celui qu'il doit fournir à l'instant précis !
3. Comme l'acte créateur s'exerce à chaque instant, au lieu d'être limité au seul instant marquant le commencement naturel du monde, la création n'apparaît plus comme quelque chose de fort lointain — il est quand même difficile de se sentir concerné par quelque chose qui s'est passé il y a quelques 13 milliards d'années ! —, mais comme s'inscrivant, au plus près de nous, au cœur de toutes choses : ce papillon qui voltige devant moi manifeste à lui seul, dans la mesure où il existe, l'acte créateur, mais à la mesure de l'être qui est le sien !
4. Comme il n'est pas nécessaire de commencer dans le temps pour être dans une relation de dépendance, l'affirmation selon laquelle le monde est créé est dorénavant indépendante de la question, débattue depuis des siècles, de l'éternité du monde. Si la science révèle que le monde a commencé, les croyants en prendront acte tout en disant qu'il est créé ; si la science change d'avis en disant qu'il est éternel, les croyants remercieront la science pour cette information assurément intéressante, mais qui ne les empêche aucunement de continuer à affirmer qu'il est créé puisqu'ils ont dissocié commencement et création ! Face à la question toujours débattue de l'éternité du monde, les croyants resteront donc parfaitement sereins !

V. BILAN COMPARATIF

Il est temps de conclure en dressant un comparatif des deux conceptions en présence !

Pour Dieu : la conception commune est nocive pour Lui, d'abord en niant sa transcendance, puis en conduisant à l'athéisme lorsque la science prend conscience de l'autonomie du monde créé. Rien de tel avec la seconde conception.

Pour le monde créé : la conception commune n'affirme pas son autonomie et nous venons de voir à quelle conséquence une telle posture conduit inmanquablement.

Pour la science : la confusion maintenue entre commencement et création introduit dans la recherche scientifique des considérations qui n'ont rien à y faire, quand la distinction de ces deux notions permet à tous les savants de travailler ensemble quelles que soient leurs convictions. De même, l'affirmation de l'autonomie du monde créé dans l'ordre qui est le sien, affirmée par la seconde conception, est favorable à la démarche scientifique. Ce point est particulièrement important. À une époque où les sciences attirent de moins en moins les jeunes, où la confiance dans la science et la raison est de moins en moins de mise — comme l'attestent les mouvements créationnistes, puisque ceux-ci expriment non seulement une incapacité à mettre en œuvre une exégèse des textes saints, mais également un scepticisme fondamental à l'égard des sciences —, il faut promouvoir une théologie de la création apte, pour le dire d'un mot, à soutenir la rationalité scientifique !

Pour les croyants : la conception commune les conduits à compromettre la foi, sous prétexte de la défendre, par une argumentation inefficace. La seconde conception, en revanche, leur apporte une grande tranquillité d'esprit face à ces livres innombrables prétendant confirmer ou infirmer l'existence de Dieu à partir des progrès de l'astronomie et de la cosmologie. Dissocier la question du commencement ou de l'éternité du monde de celle de la création métaphysique de ce même monde, c'est en effet se donner la sérénité que confère la distinction entre une affirmation de foi, vouée à être intemporelle, et des théories scientifiques, destinées inmanquablement à être remplacées un jour ou l'autre. La seconde conception leur apporte en outre de vivre la création, au jour le jour, au plus près de leur vie quotidienne.

Pour l'enseignement : alors que le créationnisme, turc et américain, déferle désormais en Europe, que dans un pays pourtant sécularisé comme le nôtre 18 % des élèves francophones arrivés en fin d'humanités rejettent certains contenus scientifiques qui leur sont enseignés au nom de conceptions religieuses concordistes, la confusion entretenue par les Bogdanov est terriblement dommageable : il faut au contraire développer la capacité des élèves à différencier discours scientifiques et discours religieux, en leur donnant à comprendre les niveaux différents auxquels l'un et l'autre de ces discours se placent et, par voie de conséquence, la médiation qui est requise pour les faire dialoguer.

Pour la société enfin : Oserais-je le dire ? Par les temps qui courent, rappeler que les textes saints ne doivent pas se lire à la lettre, mais demandent à être interprétés ne devrait pas être la dernière de nos priorités. Aborder, dans cette perspective, la question de la création pourrait en être l'occasion !

VI. CONCLUSION

Pourquoi un tel succès ?

En conclusion, il ne me reste plus qu'à examiner une question : si la conception commune est si insatisfaisante, pourquoi continue-t-elle à circuler avec autant de succès ? Pourquoi, en particulier, les livres des Bogdanov suscite-t-il, encore et toujours, autant d'intérêt ?

Outre le fait que le mystère des origines taraude, bien naturellement, bon nombre de personnes, comme en atteste la littérature de vulgarisation, plus ou moins inspirée, qui surfe sur la vague de cette question existentielle, il faut, dans le cas présent, tenir compte, me semble-t-il, de deux éléments. D'une part, le désengagement dramatique de la pensée philosophique et théologique contemporaine, qu'elle soit chrétienne ou non, du champ de la cosmologie et d'une philosophie de la nature apte à penser le monde et la place que l'homme est appelée à tenir dans ce monde. Comme la nature a horreur du vide, ce désengagement — même si la situation est en train de changer sous le poids des préoccupations écologiques — laisse évidemment la porte ouverte à la récupération de cette question par des vulgarisateurs qui n'ont pas la formation adéquate pour traiter une question aussi complexe. D'autre part, lorsqu'on constate que pour les Bogdanov, comme en témoignent les titres de leurs livres, entrevoir le visage de Dieu ne leur suffit pas, puisqu'ils veulent connaître jusqu'à sa pensée, ce qui nous est proposé c'est de franchir l'interdit ultime : être les témoins de ce que, la Genèse en témoigne, l'homme n'est pas censé voir. L'homme n'est-il pas arrivé après la création, comme ne manque pas de le faire ironiquement remarquer Dieu à Job : « où étais-tu lorsque je fondais la Terre ? » ; ce qui nous est donc proposé, c'est de transgresser notre finitude essentielle, celle d'être né après et après² sa création !

² Passage qui reste tributaire de la vision classique ?